

## Parcours chorégraphique dans l'espace a-touristique de la baie de Tunis

FRANCIS ROUSSEAU

IRCAM, Centre Pompidou, Place Stravinsky, 75004 Paris

**RÉSUMÉ.** — Il y a des lieux que nous aimons plus que d'autres. Qui n'a fait l'expérience de se sentir inspiré par un site et écrasé par un autre, exalté par certains rivages ou abattu par d'autres ? Ce phénomène fait tellement partie de notre existence qu'on ne cherche jamais à comprendre pourquoi il est si insistant : on se contente en général de l'enregistrer quand il se manifeste et d'en tirer parti autant que possible, en fréquentant de façon privilégiée nos lieux d'élection et en évitant les autres. Dans cet article, les choses sont pour une fois envisagées autrement, avec le parti pris d'aborder directement une question rarement posée : pourquoi en est-il ainsi ? Parmi les lieux où j'aime à me trouver, la baie de Tunis tient une place à part. Je me suis longtemps contenté de cette évidence. Mais aujourd'hui, j'aimerais élucider pourquoi j'aime la baie de Tunis.

LIEU, MÉDITERRANÉE, NAGE, PAYSAGE, SINGULARITÉ, TUNISIE

**ABSTRACT.** — A choreographic exploration of the a-touristy space of the Bay of Tunis.— We like some places more than others. Who has never had the experience of being inspired by one place and disappointed by another, elated by some shores and demoralised by others? This experience is so familiar to us that we do not even try to understand why it is so strong: we are usually content to make a mental note of it when it happens and make the most of it, by frequenting our favourite places and avoiding the others. For once, this paper looks at things differently, by expressing a question rarely asked: why is it so? One of the places I especially like to go is the Bay of Tunis. For a long time I satisfied myself with this knowledge. But now I would like to find out WHY I like the Bay of Tunis so much.

LANDSCAPE, MEDITERRANEAN SEA, SENSITIVE GEOGRAPHY, SINGULARITY, SWIMMING, TUNISIA

### Un lieu à nul autre pareil

Pour ce qui est d'éprouver des sensations à nulles autres pareilles, la baie de Tunis a toujours été pour moi un endroit privilégié, et sans doute ne suis-je pas seul dans ce cas. Quoi qu'il en soit, qui a vécu « en chair et en os » dans ce lieu étonnant, ne serait-ce que quelques jours, ne dédaignera sans doute pas d'y retourner en esprit.

### Géographie de la baie de Tunis

Au milieu de la côte méditerranéenne d'Afrique (située à 10,5° de longitude Est, elle sépare les bassins Est et Ouest de *Mare nostrum*, le Maghreb du Machrek), à l'abri des vents dominants et protégée de la houle du grand large, la baie de Tunis jouxte le décrochement nord-sud que fait la côte d'Afrique du Nord entre Bizerte et Tripoli. En conséquence peu

banale dans la région, la majeure partie des côtes tunisiennes se trouvant orientée face au levant.

Dans le Nord de l'actuelle Tunisie, au fond d'un golfe bordé à l'est par le Cap Bon et à l'ouest par un cordon montagneux qui protège les plaines à blé de l'ancienne province romaine d'Africa, gardée par le port de Bizerte autrefois fondé par les Carthaginois, bordée au sud par les rivages d'Ez Zahra et d'Hammam-Lif que domine le mont Bou Kornine célébré par Flaubert dans son célèbre *Salammbô*, telle apparaît la baie de Tunis au voyageur.

### **Histoire du site**

À n'en pas douter, entre l'établissement des colons phéniciens en 814 avant J.-C. et l'ultime destruction de Carthage par Hassan Ibn Noman en l'an 698 de notre ère, la baie de Tunis s'est affirmée comme un des hauts lieux du monde connu.

Seule la conquête arabe mettra fin à l'organisation méditerranéenne qui avait provoqué la fondation de Carthage et assuré pendant plus de quinze cents ans la prospérité de la baie. Colette Picard (1951), qui fut jusqu'à une date récente le conservateur archéologique du site de Carthage, explique que du jour où la Méditerranée ne fut plus un moyen de liaison mais devint une frontière, Carthage fut condamnée à mort, plus radicalement encore que par la terrible obsession de Caton l'Ancien « *Carthago delenda est* ».

Il faudra attendre longtemps une nouvelle vie de la contrée, et qui réside désormais entièrement sous l'influence de la tonitruante capitale tunisienne.

### **Pérégrinations**

De septembre 1984 à 1986, alors appelé à effectuer mon Service national dans le cadre d'accords de coopération civile, il m'a été donné d'habiter dans la baie de Tunis<sup>1</sup>. J'ai retrouvé récemment des notes de cette époque, et notamment la relation d'une journée de promenade typique, bien souvent reproduite par la suite. C'était un jour d'octobre.

#### **Une journée de promenade**

Ce matin-là, je me suis levé tôt pour assister au lever et à la montée du soleil le long des plages de la Goulette. Puis j'ai marché le long de la plage vers le nord, regardant la mer et les pêcheurs ramant vers le large, sentant naître et monter la chaleur, et admirant la magnifique montagne aux deux sommets du Bou Kornine. À l'arrière-plan, on distingue clairement la montagne de Zaghouan. La mer est d'un bleu-vert lumineux, d'un calme incroyable, et parfume l'atmosphère de ses senteurs d'iode et d'algues. À l'est, à l'horizon, se dégagent des brumes matinales les douces figures du Cap Bon.

Je marche encore une bonne heure jusqu'au Kram, en passant par ces vestiges coloniaux qui forment une sorte de quai décrépit, dans les parages de Khereddine. Là, j'aperçois au loin la digue de Salammbô, qui me donne envie d'une traversée à la nage, dans des eaux idéalement fraîches : tout en invitant à nager loin du rivage et suffisamment longtemps pour que les sensations vous envahissent, je sais que cette anse est sûre, que les courants ont plutôt tendance à vous rejeter vers la terre ferme, et que l'on peut se reposer merveilleusement sur les pierres tiédies de la digue de Salammbô avant de retourner vers le Kram.

1. Loin du héros de *Walden ou la vie dans les bois* (Thoreau, 1922), j'étais un coopérant disposant d'assez de temps libre pour explorer largement les alentours de son lieu de résidence. Cependant, je n'avais pas encore lu Jean Duvignaud (1965), et j'étais bien loin des stimulantes réflexions esquissées par Husserl dans *La Terre ne se meut pas* (1989). Je me contentais alors de tirer profit d'un séjour plaisant sous des latitudes agréables.

La baignade aura duré deux heures, compte tenu du repos d'une demi-heure à mi-parcours, et je me hâte aux abords des quartiers populaires du Kram, pris par la faim, pour inventer un somptueux et pantagruélique petit déjeuner, englouti sans même prêter l'oreille aux conversations animées des environs (du *cappuccino* comme en Sicile, des tartines de fromage frais de La Soukra, du lait caillé *l'ben*, des amandes grillées encore chaudes, du jus d'oranges du Sahel).

L'appel de la sieste se fait alors pressant et il s'agit maintenant de migrer vers les ports puniques, toujours en longeant la côte, d'autant que la lumière est blanche et éblouissante, et que la chaleur est désormais écrasante. Le chemin est à peine ombragé par les lauriers et les amandiers, fleure la bougainvillée et le jasmin, et conduit irrésistiblement non loin du sanctuaire de Tanit. À l'ombre d'un eucalyptus, je me décide à laisser seul le soleil franchir le zénith en attendant qu'il saisisse enfin l'ensemble des ruines puniques, dans cette lumière extraordinaire qui éclaire dans le même élan les barques à fond bleu et les colonnes romaines proches.

Après la sieste, brève et étourdissante, je gagne La Marsa par le TGM (le petit train reliant Tunis à La Marsa par La Goulette) pour pouvoir cheminer le long des plages agitées de cet ancien port de mer, jusqu'aux abords de Gammarth. La promenade dure trois heures... L'ancien palais des beys est une curiosité et un amer à la fois, les hauts de Gammarth sont parfaitement visibles, blancs sur les collines rouges, la lumière déjà décline, et il est temps de revenir jusqu'à Sidi Bou Saïd pour s'installer au café Sidi Chabaane. De là, on domine la baie, et il convient d'attendre la tombée du soir en contemplant ce spectacle enchanteur, dans le silence du vent qui renonce. Enfin, je me retire au café des Nattes pour goûter la nuit étoilée, fatigué déjà, buvant du thé et mangeant ces fameux beignets.

### **Pourquoi rien de mal ne pourrait-il arriver à Sidi Bou Saïd ?**

En relisant ces notes bien des années plus tard, je me souviens que c'était là une bien agréable journée. Mais que doit-elle exactement à la baie de Tunis ?

De fil en aiguille, poussé par je ne sais quel impératif, j'avais cheminé, presque à mon insu, marchant, nageant, mangeant et contemplant, dormant parfois aussi. Une telle journée procure certes beaucoup de plaisirs différents, mais finalement aucun qui soit tellement extraordinaire. Et d'où provient le fait étrange que j'ai souvent refait le même cheminement, ou tout au moins des cheminements similaires, lorsque la providence m'a donné de m'éveiller de bon matin sur ces rivages ? Pourquoi parcourir aujourd'hui comme on a parcouru la veille ? Comment ai-je pu reproduire l'expérience sans me lasser ? Pourquoi un tel parcours, paraissant s'imposer comme un rituel, à la fois toujours vécu en singularité et comme *toujours répété* ?

### **Une pluralité de mondes**

Vu de Sirius, l'itinéraire de ma promenade d'octobre 1984 traverse des environnements assez différents, et la promenade elle-même peut être vue comme une succession de déplacements et de séjours qualifiables dans des lieux distincts, occupant une durée mesurable, et bornés par des moments datables avec une certaine précision.

2. Je songe ici à une répétition qui constituerait un même, au sens exploré par Deleuze dans *Différence et répétition* (1968), et non pas à une improbable re-présentation scandée d'un même déjà constitué.

### Le monde de la nage en mer

Lorsque l'on entreprend une longue traversée à la nage<sup>3</sup>, il s'agit de rester concentré sur l'observation d'un certain nombre d'amers et sur les multiples signes qui pourraient vous avertir d'un quelconque danger: le vent peut tourner, la mer enfler, des filets de pêche peuvent avoir été disposés en travers de votre trajectoire. Et puis il est important de surveiller sa forme physique et de veiller à ne pas prendre froid: toute fatigue excessive doit être prévenue, au cas où de gros efforts seraient requis pour regagner la côte avant un changement défavorable des conditions climatiques. Pour le reste, on peut économiser ses efforts en respirant profondément et en développant largement ses mouvements, pour jouir du milieu marin et des sensations de glisse, piqué par cette vague peur qui occupe toujours lorsque l'on nage loin des rivages, au-dessus de fonds obscurs, l'horizon écrasé par une position horizontale rasante (l'horizon ne se donne que sous condition d'un peu de verticalité), sans aucune possibilité de prendre appui sur un sol ferme.

Reste que la répétition des mouvements et l'enveloppement de l'eau finiront inmanquablement par avoir raison des soucis sécuritaires du nageur. D'autres soucis, plus existentiels, prendront la place des premiers, avant de céder à leur tour. Car nager fait advenir un *monde* pour le nageur, au sens où Maurice Merleau-Ponty définit un monde<sup>4</sup> comme une multiplicité ouverte et indéfinie où les rapports sont d'implication réciproque.

L'indice qu'un monde s'ouvre, c'est pour moi la perte de conscience que d'autres mondes sont possibles: cela signifie corrélativement l'impossibilité de savoir qu'un monde s'est ouvert, encore moins de savoir le reconnaître. Un monde s'ouvre au moment même où le savoir qu'un monde s'ouvre s'éloigne à l'infini. Cela m'a souvent fait dire que la digue de Salammbô est infiniment éloignée de la plage du Kram, car il est impossible de s'y rendre en nageant sans oublier qu'on est en train de nager.

Curieusement, et la remarque est cette fois purement empirique, la répétition des gestes du nageur dans la durée semble une condition de l'ouverture du monde qu'on appellera *Monde de la nage en mer*. Le fait qu'on le nomme ainsi prouve au moins qu'il se ferme à un moment donné, ne laissant que la certitude qu'il s'est fermé: c'est donc encore empiriquement qu'on l'appelle *Monde de la nage en mer*, en l'étiquetant par les conditions initiales de son advenue; l'appellation d'un monde ne nomme jamais rien de son contenu éprouvé, mais tente désespérément de dire quelque chose de ce contenu en récapitulant les conditions empiriques de son ouverture. De même, sortir d'un monde est une sensation étourdissante, mystérieuse et angoissante à la fois: car on sent bien qu'il n'y a pas de moyen de contrôle, et pas plus de porte de sortie que de porte d'entrée. On ne peut guère que constater qu'il nous est donné *d'être sorti d'un monde*.

C'est peut-être pour lutter contre cette « crainte de la sortie » que l'on cherche à pénétrer les mondes par le biais de la *variation*. Pour masquer le fait que la vie dans un monde réside sous le signe de la singularité, et est donc à ce titre définitivement inconnaissable, nous cherchons à entrer dans un monde sous couvert de la différenciation des conditions initiales: « Aujourd'hui, les vagues sont un peu plus hautes qu'hier, le vent est orienté différemment, l'heure est plus tardive, les couleurs sont plus vives, je vais donc expérimenter une traversée à la nage différente de celle d'hier. » Ainsi, parvient-on paradoxalement à construire et organiser des connaissances au seuil même du singulier<sup>5</sup>.

3. Annie Leclerc, avec *Éloge de la nage* (2002), a publié une passionnante réflexion sur l'environnement et les impressions du nageur.

4. La notion de *monde* diffère ici de son sens courant en géographie pour se rapprocher de celui précisé par Heidegger dans son œuvre, notamment dans les *Chemins qui ne mènent nulle part* (1962).

5. Ma réflexion sur la singularité a été stimulée par la lecture de Jean-François Marquet et notamment de son ouvrage *Singularité et événement* (1995).

### D'autres mondes traversés

Si le *Monde de la nage en mer* est un monde, le *Monde de la sieste* en est évidemment un autre. Au réveil, la sensation d'avoir habité un monde est éprouvée pleinement et sans ambiguïté, même si l'on ignore comment a fonctionné le temps vécu de l'intérieur. Cela nous apprend beaucoup sur les mondes, et nous rappelle qu'on ne les habite jamais que singulièrement.

À cette occasion, on pourra perfectionner quelque peu notre théorie de la *variation* : puisque l'on ne peut rien rapporter de l'intérieur des mondes, la curiosité à s'approcher de leurs seuils ne peut s'organiser qu'autour du souvenir ineffable de leurs visites et des conditions initiales de leur pénétration. C'est là qu'entre en jeu l'extraordinaire variété des paysages avec laquelle la baie de Tunis se donne à contempler :

- par beau temps, l'atmosphère est translucide et c'est l'horizon de la baie, en tant qu'il conditionne le paysage, qui constitue le principal enjeu de la variation. Nous aurons l'occasion d'expliquer pourquoi le paysage de la baie varie alors très sensiblement avec la position du soleil, faisant de cet astre, alors même qu'il suit son cycle journalier, le véritable maître de cérémonie des lieux ;

- par mauvais temps (le ciel n'est pas toujours bleu et ensoleillé dans la baie de Tunis), l'horizon est fermé à la vue, et c'est le ciel qui devient alors l'enjeu de la variation, l'essentiel des reliefs étant masqué. C'est alors le vent d'ouest qui, apportant des nuages envahissant la baie en longue volée, décide de la manière dont les lieux se donneront à voir.

Ainsi, quels que soient le temps et la saison (la baie étant située à 37° de latitude nord, le contraste des saisons y est nettement moins fort que sous des latitudes tempérées), le soleil ou le vent donnent à voir la baie de Tunis de manière éminemment variable, le foyer de la variation étant dans le premier cas l'horizon et dans le second cas le ciel.

### Comment les mondes parlent des lieux

Ma promenade n'était-elle donc qu'une succession de mondes visités ? Comment passe-t-on d'un monde à l'autre ? Qu'y a-t-il entre les mondes ? Dans quelle mesure les mondes nous apprennent-ils quelque chose des lieux ? L'investigation doit maintenant tenter d'élucider ces questions lancinantes.

#### L'invitation des lieux

On n'entre pas dans un monde à son corps défendant. Au moment d'entreprendre ma traversée à la nage, nulle hésitation, nul besoin de prendre une décision ou d'arbitrer entre différentes possibilités concurrentes, nulle tergiversation, nulle délibération, nul autre discernement n'est requis que l'écoute de ce qui s'impose. Et la situation s'impose comme coïncidence. Coïncidence entre une invitation des lieux et une inclinaison vivante. En vérité, les lieux dont il s'agit lorsque l'on parle d'*invitation des lieux* ne sont pas non plus des lieux au sens du *logos* aristotélicien, qui n'attendaient plus que la notion d'espace abstrait pour devenir des points localisables par des coordonnées cartésiennes. Au passage, on voit bien comment cette opération de séparation du *topos* d'un objet de l'objet lui-même, hors lieu, préparait précisément un monde d'objets constitués indépendamment de leur lieu, et qui sont là comme ils pourraient être ailleurs : un monde de fétiches en quelque sorte, très bien adaptés au marché

d'échange mais pas à la géographie, qui se trouve immédiatement réduite à la topographie. Le lieu cartographique s'opposerait-il au lieu existentiel ?

Très loin de cette représentation réductrice, les lieux dont on parle ici sont bien plutôt des lieux concrets, en ce sens qu'on ne peut pas les abstraire de la corporéité qui les habite. Ces lieux ne valent que par l'invitation qu'ils diffusent vers un être géographique, que par la disposition qu'ils éveillent chez cet être. La conséquence immédiate de ce regard est que l'être géographique dont il est question n'est pas non plus séparable du lieu qu'il habite : il y est au contraire commis d'une manière originaire.

Ainsi donc, la coïncidence dont on parle est une affinité élective, certes contingente et circonstanciée, mais inspirée et impérative. Elle est placée sous le signe de l'intimité, bien loin des schémas décisionnaires. Elle incline sans déterminer, s'impose sans nommer ni prescrire, propose et oriente sans vaincre.

Je dois à Augustin Berque (2000) d'avoir identifié la trace de ce *lieu originaire* dans la tradition grecque, avant que la réduction virtuelle de toute contrée ne soit opérée par le *logos* assorti de l'espace abstrait, homogène, isotrope, infini, purement métrique, sans foyer ni horizon. Je comprendrais parfaitement qu'on s'étonne que la *chôra* soit nommable (c'est le nom de ce lieu mythique, introduit par Platon dans le *Timée*), car ici la conceptualisation signifie la dé-singularisation, et la *chôra* ne peut qu'opérer sur le mode de la singularité, définitivement innommable : mais Augustin Berque montre bien que dans les îles grecques, la *chôra* s'écrit toujours comme un nom propre (*Chôra*), désignant ainsi un phénomène toujours à l'œuvre, celui de la rencontre constitutive d'un lieu concret et d'un être géographique. Constitutive signifie ici que le lieu concret et l'être géographique ne préexistent pas comme ils subsistent après la rencontre, mais que la rencontre participe de leur constitution.

### Logos et chôra

Sur le versant de *l'être géographique* qui habite un lieu, il faut tâcher de renoncer à son individuation précoce, et tenter de penser cet être comme enrichi par des caractéristiques de la présence à un lieu, à défaut de ne pas savoir encore le penser autrement. Du seul fait que l'on a nagé deux heures dans une eau fraîche pour l'avoir désiré, l'appétit s'est creusé (d'autant qu'il vaut mieux nager à jeun), la fatigue a gagné, et il ne faut certes pas s'étonner outre mesure que le nageur ait désormais envie de repos, et aussi de se rapprocher d'un endroit qui sente la cuisine méditerranéenne pour y prendre un bon repas. Mais ces modifications physiologiques peuvent se conjuguer avec le fait que le soleil a justement cessé d'éclairer aussi joliment la côte et que précisément, du côté pointé par la lumière, le petit restaurant vient d'ouvrir son étal accueillant.

Entre la faim et les odeurs de poivron grillé, entre le métabolisme du corps propre et l'invitation perçue du monde, lequel des deux est originaire ? Nous inclinons à répondre que la question est ici mal posée : pensons au célèbre proverbe espagnol qui dit que « tout ressemble à un clou lorsqu'on a un marteau en main ». Mais de cela nous allons reparler, lorsque nous nous rapprocherons à nouveau de la baie de Tunis.

Sur le versant du *logos*, comment faudrait-il amender notre vision moderne du lieu abstrait pour rattraper quelque chose de la *Chôra* antique ?

Selon Augustin Berque, l'*écoumène* est cette relation à la fois écologique, technique et symbolique de l'humanité à l'étendue terrestre. Dans l'*écoumène*, le lieu et la chose participent l'un de l'autre : il y a imprégnation réciproque du lieu et de ce qui s'y trouve.

Les gens, les choses et les mots ont grandi ensemble : ils ont une histoire commune (*concretus*). Et la *concrétude* n'a rien à voir avec l'abstraction d'un espace universel.

## La baie de Tunis invite à traverser des mondes

Sortir d'un monde indique qu'un hiatus existe désormais entre l'actualité de la *Chôra* qu'on habite encore et la virtualité de celle, autre, que l'on désire déjà : le froid, la fatigue ou la faim finissent toujours par gagner le nageur ; mais aussi l'attrait pour l'altérité et le divers, dont la découverte est déjà assignée à sa curiosité par un rayon de soleil. Gardons à l'esprit l'implication réciproque des motifs vécus par l'être géographique, selon qu'ils sont repliés sur sa physiologie propre et le temps biologique et métabolique, ou bien sur le temps géologique (*chronos*) et le *logos*.

### Coïncidences et orientations

Là où, dans un lieu ordinaire, le nageur dira qu'il a faim et qu'il est fatigué avant de sortir de l'eau<sup>6</sup>, dans la baie de Tunis en revanche, il ne sentira pas davantage sa lassitude que la proposition de l'écoumène qui coïncide avec elle. Au moment même où le monde actuel devient moins attractif au point que l'on en sort, un autre monde, désirable celui-ci, s'auto-désigne comme lieu de prédilection. Dans le cas de notre nageur, un nouveau monde possible et désirable est désigné par la position du soleil, dont la lumière et la chaleur conviennent à la sieste au bord d'une plage voisine. Ou peut-être par l'odeur de poivrons grillés en provenance de la *hanout* attenante d'un restaurateur, poussée par le vent qui vient maintenant de la terre.

La coïncidence dont il est question ici est soumise à une condition d'orientation dans l'écoumène. On pourrait tenter de réduire cette condition pour l'exprimer dans l'espace-temps cartésien. On obtiendrait alors une double condition de synchronisme et de contiguïté topologique, assortie d'une condition de hasard ou de chance, reliquat censé traduire la simultanéité des désirs éveillés et de la possibilité de leur assouvissement.

Remarquons plutôt que la baie de Tunis n'est pas un espace isotrope. Tout d'abord parce qu'au bord de la mer, la liberté terrestre est fortement limitée en cardinalité, ce qui abaisse fortement la possibilité de péripétie, d'autant plus d'ailleurs que le bord de mer est lui-même un attracteur puissant, comme c'est le cas dans la baie de Tunis, qui concentre là la vue la plus admirable, la chaleur la plus supportable, et les témoins de l'histoire les plus fascinants. Autrement dit *parcourir la baie de Tunis, c'est longer sa côte*, ce qui ne laisse plus guère qu'à déterminer le sens du parcours, sa vitesse et sa longueur, pour caractériser ce parcours.

Ces considérations élémentaires simplifient déjà fortement la question de l'orientation. Le vent, le soleil, la réverbération du soleil sur la mer, la chaleur, la lumière, les odeurs, les paysages feront le reste. Le soleil surtout, qui détermine au fond tous les autres paramètres d'orientation : la chaleur et la lumière bien sûr, mais aussi le vent (qui résulte du chauffage des masses d'air et de leur mise en branle causale) donc les odeurs, et aussi l'heure dans la journée et par là les rythmes humains, incluant non seulement la cuisine et la *passeggiata*, mais aussi l'appel sonore du *muezzin*.

En d'autres termes, à temps climatique déterminé, le soleil oriente entièrement et continûment la temporalité de l'unité de durée qu'est la journée pour les êtres géographiques, et qui est précisément privilégiée pour cette raison.

6. Une façon de sortir du *Monde de la nage en mer* consiste à s'apercevoir que l'on est parvenu à l'endroit qui constituait le but de la traversée.

### Soleil, horizon, échelle et paysages

Rappelons que le Cap Bon avance dans la mer à 45° en direction nord-est, quand la côte de la banlieue Nord est orientée est-sud-est. Cela signifie que, si l'on se trouve par exemple au lieu-dit Khereddine, la vue matinale du Bou Kornine au sud (576 m d'altitude, situé à une distance de 15 km à vol d'oiseau) et peut-être à l'arrière-plan du djebel Rassas de Zaghouan (1 295 m d'altitude, situé à 50 km, de la couleur du plomb, comme son nom l'indique) est souvent d'une pureté extraordinaire, la mer étant d'un bleu-vert lumineux, calme, et enjoignant à nager sans tarder dans ses eaux odorantes. À l'est, à l'horizon, se dégagent des brumes matinales les figures douces et sensuelles du Cap Bon, qui se trouvent à une douzaine de kilomètres à vol d'oiseau (rien de tel au nord, déjà surexposé et encore flou). En conséquence, il est préférable de se trouver au sud de la baie le matin.

Dans l'après-midi au contraire, le soleil éclaire l'île Zembra (située à 50 km du point d'observation), le Cap Bon et les collines de Korbous (376 m d'altitude, situé à 25 km, avec en arrière-plan les monts d'El Mokhzene, culminant à 637 m) et il convient de se trouver plus au nord, à La Marsa. Enfin en soirée, lorsque la lumière rase la colline de Gammarth pour éclairer toute la baie, il convient de s'élever pour aller trouver, la fraîcheur descendant et à l'abri du vent, l'observatoire inégalé qu'est le café Sidi Chabaane à Sidi Bou Saïd.

Cela aurait pu être autrement, si la baie avait été soit beaucoup plus grande (ou moins montagneuse) ou plus petite (ou plus montagneuse). Dans tous ces cas en effet, les variations d'éclairement ou d'incidence n'auraient pas eu un impact aussi déterminant sur le paysage : soit qu'on n'ait de toute façon pas discerné de formes à l'horizon, soit qu'elles aient été trop stables pour stimuler la curiosité et provoquer l'étonnement.

L'horizon marin est toujours affaire de proportion. C'est pourquoi à mon avis les bords de mer qui donnent sur l'horizon purement marin sont ennuyeux. Quant à la baie de Tunis, elle est telle, parfaitement adéquate, que la perception du relief, qui par beau temps conditionne le paysage, est soumise aux bons vouloirs du soleil, et que cette perception est ainsi variée, donc attrayante. La variation du paysage dans cette baie tient à l'échelle même des lieux. La baie de Tunis provoque l'horizon marin jusqu'à l'amener à se révéler à l'échelle de la condition humaine.

### Variabilité d'un parcours singulier

Si j'aime la baie de Tunis, c'est parce que le site me propose un parcours au travers de mondes qui s'ouvrent à moi, et dont la présence réalise mon intime inclination. Quant aux traversées, elles s'imposent comme coïncidence de mon métabolisme biologique, de ma logique d'action et de l'invitation des lieux, empreinte de leur cosmologie.

Par cosmologie, j'entends dire que l'invitation des lieux est irréductible à leur histoire autant qu'à leur topologie, le soleil et le vent (et l'on pensera là sans doute aux récriminations de Qohélet dans *L'Ecclésiaste*) désignant autant l'itinéraire que le font les chemins de Carthage tracés par les colons puniques ou les terrasses de Sidi Bou Saïd réalisées par les premiers habitants arabes. On me rétorquera que toutes ces choses ne sont pas indépendantes, et l'on aura raison : les colons puniques n'ont pas tracé leurs chemins au hasard, et eux aussi ont suivi les indications du soleil. L'histoire et la géographie humaines de la baie ont concrétisé leurs affinités.



Reste à comprendre comment la singularité du parcours peut se répéter, et pourquoi une invention récurrente de ce parcours est possible dans la reproduction.

### *Le touriste et le somnambule*

Lorsque je me trouve dans la baie de Tunis, l'être géographique que je suis est immédiatement invité à un parcours toujours singulier, à une coïncidence toujours intime, dont la répétition n'est jamais vécue comme la répétition d'un identique, mais comme l'invention infinie du même, autrement dit la participation à la constitution asymptotique de la baie de Tunis et de moi-même comme être géographique (*chorégraphique*, pour mieux dire).

Mais une question me travaille encore. Lorsque je prétends partager quelque chose avec ceux qui jadis ont cheminé et tracé les chemins que j'emprunte aujourd'hui, ne suis-je pas dans l'erreur? En effet, je suis un voyageur, et même un touriste (je me souviens de Paul Bowles expliquant la différence entre ces deux catégories: le touriste, lorsqu'il quitte son chez-lui, sait qu'il va y revenir), et à ce titre mon action sur le terrain n'est pas liée à ce terrain au même titre qu'elle l'est pour un autochtone ou qu'elle l'a été pour les voyageurs de jadis et d'antan. Le touriste expérimente en effet une manière bien spécifique de découvrir un site, tournée vers une sorte d'évaluation factice de sa viabilité, et donc toujours orientée par la fiction qu'il pourrait l'habiter. Le touriste a comme fin de comprendre ses propres fins et constitue ainsi une sorte de *chôra* autoréférente.

Mon prétendu parcours singulier dans la baie de Tunis ne relève-t-il pas de l'activisme compulsif d'un touriste en mal de palmarès?

Trois éléments de réponse se présentent spontanément face à cette question, sans ordre apparent.

- J'ai remarqué que les autochtones, habitants contemporains de la baie de Tunis, semblent ignorer la notion de paysage et ne jamais souffrir du «beau» paralysant ou douloureux; ce qui ne signifie bien sûr en rien qu'ils ne goûtent pas les lieux, bien au contraire. Mais je n'ai jamais entendu un Tunisien dire qu'il trouvait belle la baie de Tunis, en ce sens abstrait. J'ai toujours trouvé cela très agréable, et ai même toujours été secrètement tranquilisé par des pratiques qui auraient dû m'inquiéter, comme l'abandon des ordures sur la voie publique et sur les sites historiques, en tant qu'elles attestent cette invulnérabilité au Beau abstrait.

- Il faut se souvenir qu'il n'y a guère de tourisme organisé dans la baie de Tunis, et que les traces que je croise ne sont pas essentiellement celles de touristes. L'itinéraire que je suis n'est pas prescrit par le tourisme (pas de panneaux destinés à orienter les touristes dès leur descente de bus, pas de traces de pas sur le chemin qui mène au site antique de l'église Saint-Cyprien, où Monique a pleuré le départ de son fils Augustin pour Hippone). Peu de gens font des promenades comme les miennes, il n'y a pas de risque de croisement de nombreux touristes sur le même itinéraire. Je suis un touriste sans tourisme, dans un espace a-touristique, qui cependant laisse des traces à son tour.

- Lors d'une activité de catégorisation, impossible d'échapper à une détermination exogène; Bourdieu (1980) avait bien vu cette question clé pour la construction d'ontologies formelles: il nommait *habitus* ces systèmes de dispositions durables et transposables, structures structurées prédisposées à fonctionner comme des structures structurantes (toujours sociales selon lui).

### **Entre habitus, répétition et affinité élective**

La récurrence même de mes parcours dans la baie de Tunis réside quelque part entre *habitus* (disposé que je suis à jeter d'autres regards sur mes lieux de prédilection, comme peut-être celui que je porte aujourd'hui à travers la question qui a motivé ce travail d'écriture); *répétition* du singulier donné dans une variété dictée par le soleil (qui est maître des paysages et des manifestations des mondes de la baie); et *affinité élective* avec une posture a-touristique des autochtones tunisiens (qui contraste avec la propension au tourisme manifestée par les ressortissants occidentaux, qui modèlent ainsi les paysages d'une façon qui tend à supplanter les traces antérieures).

Le fait que la baie de Tunis soit à l'échelle humaine, que ces paysages soient différenciés par la lumière solaire et que son horizon soit panoramique mais jamais fuyant à l'infini, le fait que sa population actuelle soit peu sensible à la posture touristique, tout ceci contribue pour moi à l'enchantement des lieux, en proportion exacte de mon aspiration à les parcourir.

### **Références**

- BERQUE Augustin (2000). *Écoumène: introduction à l'étude des milieux humains*. Paris : Belin.
- BOURDIEU Pierre (1980). *Le Sens pratique*. Paris : Les Éditions de minuit.
- DELEUZE Gilles (1968). *Différence et répétition*. Paris : Presses universitaires de France.
- DUVIGNAUD Jean (1965). *Tunisie. L'Atlas des voyages*. Paris : Éditions Rencontre.
- HEIDEGGER Martin (1962). *Chemins qui ne mènent nulle part*. Paris : Gallimard, coll. « Tel ».
- HUSSERL Edmund (1989). *La Terre ne se meut pas*. Paris : Les Éditions de Minuit.
- LECLERC Annie (2002). *Éloge de la nage*. Arles : Actes Sud.
- MARQUET Jean-François (1995). *Singularité et événement*. Grenoble : Millon, coll. « Krisis ».
- PICARD Colette (1951). *Carthage*. Paris : Les Belles Lettres.
- THOREAU Henry David (1922). *Walden ou la vie dans les bois*. Paris : Gallimard.